

Marrakech: Rupture et passage
(la ville-étape dans *La Mémoire Tatouée* d'Abdelkebir
Khatibi)

(Marrakech: ruptura y paso (la ciudad-etapa en *La Mémoire Tatouée* de Abdelkebir Khatibi))
(Marrakech: split and passage (a stopping place in *La Mémoire Tatouée* by A. Khatibi))

Wahbi, Hassan

Université Ibn Zohr, Département de Langue et de Littérature françaises, Faculté des
Lettres et des Sciences Humaines, Hay Dakhla, B.P. 29/S, Agadir, Maroc,
Tlfn. (212) 8220558, Fax: (212)8221620

BIBLID [1132-3310 (1999) 8; 353-365]

Resumen:

El enfoque de la ciudad de Marrakech en la autobiografía de Abdelkebir Khatibi, *La mémoire tatouée*, muestra la representación específica que el autor nos da de esta ciudad íntimamente vinculada a la prueba de la separación, situándola dentro de la categoría de los lugares de búsqueda del saber y de sí mismo. El significado de esta separación está ampliado por la visión del autobiógrafo que se inventa una experiencia original en torno a la noción de la ruptura. El imaginario espacial constituye, en este caso, uno de los términos de la elaboración de la diferencia como extensa metáfora del recorrido del escritor, en la cual la idea de la discontinuidad sugiere uno de los mayores rasgos de su espíritu creador. La ciudad no es por lo tanto un objeto de interés narrativo o socio-cultural, sino un transfondo de la formación de la sensibilidad del escritor en los lugares de peregrinación.

Palabras clave: Ciudad-etapa, Ruptura, Separación, Movilidad, Autobiografía.

Résumé:

L'approche de la ville de Marrakech dans l'autobiographie de l'écrivain marocain de langue française Abdelkebir Khatibi *La mémoire tatouée* montre la représentation spécifique que fait l'auteur de cette ville liée essentiellement à l'épreuve de la séparation, situant la ville dans l'ordre des lieux de quête de savoir et de soi. Et la signification de cette séparation est amplifiée par la vision de l'autobiographe, qui s'invente une expérience originelle autour de la notion de

rupture. L'imagination spatiale est dans ce cas l'un des termes de la formation de la différence comme vaste métaphore du parcours de l'écrivain où l'idée de la discontinuité suggère l'un des traits majeurs de son esprit créateur. La ville n'est donc pas objet d'intérêt narratif ou socio-culturel, mais se constitue comme arrière-plan de la formation de la sensibilité de l'écrivain aux lieux de la pérégrination.

Mots clés: Ville-étape, Rupture, Séparation, Mobilité, Autobiographie.

Abstract:

The way the city of Marrakech has been approached in the French written author's autobiography *La mémoire tatouée* shows the specified conception the author has of this city – a city which is linked essentially to the separation ordeal establishing Marrakech among the places ideal for the quest of oneself and of knowledge. The meaning attached to this separation is amplified by the autobiographer's vision, in which he invents an original experience centered around the notion of *split*. The spatial imaginary is in this case a key concept of the difference make-up – a vast metaphor of the journey of the author where the idea of discontinuity suggests one of the major traits of his genius. The city is, therefore, not the focus of narration nor of a socio-cultural investigation; it only stands as a background for the author's sensitivity development in peregrination sites.

Key-words: City, Rupture, Separation, Mobility, Autobiography.

1. La force de la ville

Il est entendu, en général, que s'il existe un génie du lieu urbain, celui-ci n'est repérable ou lisible que dans l'expérience d'une perception individuelle de l'espace, car toute société, comme tout paysage, ne prend vie et animation qu'à partir d'un point de vue (Gracq, 1990: 158-159). Une ville peut être neutre ou neutralisée dans l'ordinaire de la vision ou alors, au contraire, elle peut s'amplifier et devenir une part de soi, un relais biographique en tant qu'objet d'initiation, de ressourcement, de formation ou de transformation: épreuve de vie ou de voyage; en quelque sorte la ville se présente comme remémoration ou recomposition d'un espace lié à l'expérience, au cheminement, au travail de l'écriture ou à la jouissance de la parole. Mais la révélation d'une ville ne passe que par la transposition: images,

compositions urbaines, formes d'écriture, etc. Dans le processus d'accoutumance, une ville s'ouvre ou se ferme. Elle peut s'ouvrir au voyageur, au passager, à l'amateur ou au rêveur de traces; elle peut se fermer sans raison parce que la halte est obligée, parce que le passage n'est pas ritualisé ou parce que les traces ne sont pas sensibles ou que le regard est ailleurs. L'espace d'une ville est une histoire à refaire chaque fois non dans un parcours forcément répétitif, mais dans une connaissance humaine de ce qui importe à un moment donné dans la traversée de tout lieu qui forme la masse nécessaire à la biographie, à la formation du sujet ou tout simplement à la culture du voyage ou du passage, bref la culture du regard. La ville comme espace de civilisation, comme mémoire matérielle ou comme cadre social de la mémoire offre un parcours, des histoires, des réseaux de signification, de *la sociabilité discontinue et jubilatoire* (Coutel, 1996: 10). Par son énergie de sens, elle instruit et inspire. La ville compte dans et pour l'intelligibilité du cheminement individuel. L'heuristique de soi n'est pas séparable du conflit des lieux, de la différence de l'espace, de la *tension vers la localisation* (Bonn, 1986: 9).

Cette idée de la ville initiatique, de la ville-valeur, de la ville-balise est présente dans *La mémoire tatouée* de Khatibi où la construction de sa personnalité ou de son identité entretient un certain nombre de relations avec l'espace des villes où il s'est situé: villes océaniques (El Jadida, Essaouira), ville du centre (Marrakech) et cela dans *La mémoire tatouée*; et villes du monde (Paris...); ville allégorique dans *Le livre du sang* où les temps et les espaces contradictoires sont mêlés, etc. La propension à faire de la ville une matrice littéraire a conduit Khatibi plus tard à consacrer des récits entiers à deux villes en contrepoint l'une par rapport à l'autre: Stockholm et Rabat, où l'écriture narrative s'associe à la recherche de la forme de

la ville, d'une poétique des lieux ou de l'homme dans les lieux apparentés à des flots de significations ou de variations imaginaires.

Chez l'écrivain marocain, il y a à voir et savoir dans chaque ville; et dans le sens de la consubstantialité vie/ville, il prend en charge l'écho des choses, des signes, des tempos qui circulent dans l'espace de la ville. Impossible de réduire la ville au décor. Chaque pas, chaque regard, chaque mot à son propos est dévoilement de son être intensément générateur de sa propre mémoire. On retrouve ici la *spatialité évocatoire* dont parle Michel Butor (1964: 45). La ville intéresse l'art de l'autobiographie parce qu'elle est une *intensité* et facteur d'intensification des vécus. Comment, dès lors, ne pas tenir compte de la force du déplacement dans une ville mnémotique comme Marrakech revue par l'écrivain-autobiographe comme ville irréductible, ville de l'adolescence malheureuse, de la mort de l'enfance. Seulement l'évocation de cette ville dans le texte de Khatibi est ambiguë, relevant d'une dynamique initiatique et d'une dysphorisation; l'initiation parce que c'est l'espace d'une modification génératrice de savoir dans le parcours et la vision; la dysphorie parce que c'est le lieu du clivage, du déchirement, lieu où *saigne la patience* (Rilke). Dans ce sens, on remarque dans le texte de Khatibi la manifestation d'une distance, d'une ironie, car ici la ville de Marrakech est une contrainte parce que c'est le révélateur d'une discontinuité et le support d'une identité collective qui désindividualise l'adolescent, le socialise, mais dans un mouvement de recherche de soi et d'accomplissement contradictoire, puisque *l'identité se dévore elle-même* (Khatibi, 1979: 75).

2. La ville: symptôme de la séparation

L'accomplissement contradictoire s'explique par l'arrachement continu d'une ville à l'autre (El Jadida, Essaouira, Marrakech, Casablanca) dans un ensemble mouvant. Aller à Marrakech, c'est d'abord considéré par l'autobiographe comme l'éloignement d'une structure déjà complexe, un nouveau seuil qui fige l'enfance et ses images en période révolue:

Séparation d'un adolescent, arraché d'un double exil, deux villes et deux mères...

(idem: 76)

Une séparation à figurer dans un ensemble mouvant (idem: 75)

La mouvance crée le changement et en même temps une sorte d'état de somnambulisme. L'expérience âpre du déplacement et de la rupture établit chez l'adolescent une prescience devinant l'errance, le déracinement, le flottement. Il faudrait reconnaître ici que l'idée de la ville suppose primitivement en elle-même le nomadisme moderne, conférant plus de résonance à la vie intérieure de l'autobiographe à l'âge de douze ans; à la reproduction descriptive, idéaliste de la ville de Marrakech s'est substitué un monde vu du dedans. Marrakech est pour une grande part placée sous le signe de la forclusion:

Avoir douze ans et partir pour Marrakech [...] on lessive le cerveau, question d'en arranger le dérèglement passager, on partage le souffle et c'est là que se lève la transe, vite tombée. A travers le regard gluant, le sourire ou la grimace de l'autre, un ciel au geste blanc, on s'endort.

Dans cet endormi perlait une absence, ni interrogative, ni bourdonnante, l'orée d'un dégageant contradictoire qui le darda, au cœur du vertige, lui-même à ce moment loin de la tribu et loin des morts de la maison, bien que la mère protégeât ses voyages avec un talisman autour du cou. Chute dans la durée chantante, la somnolence fragmentaire pesait. Il fut étourdi par le sommeil, le corps à la dérive et le front balançant. (idem: 75-76)

La ville de Marrakech est pour l'adolescent la seconde étape de la quête du savoir programmé par le père parce qu'ici, la ville signifie la primauté de l'esprit, la primauté des savoirs, le continu du projet paternel dans *la poussière des livres* (idem: 76). La ville étape, c'est justement celle qui représente la polarisation traditionnelle et fonctionnelle d'une activité spécifique. Comme dans le passé, les gens se déplaçaient dans telle ou telle ville pour pouvoir y mener la suite d'une formation, d'une scolarité, d'une initiation. La ville, dans ce cas, est une différence par le contenu, mieux, par la fonction. Marrakech se place ici dans la concaténation des éléments de l'identité du sujet-autobiographe.

Mais le traitement auquel le narrateur a soumis les choses est d'abord ironique, libéré du sérieux de la quête initiatique et de la cohérence de la personne puisque *l'identité se dévore, que le savoir s'effiloche* (idem: 75), qu'on porte dans nos poches une langue sans égard au siècle (idem: 77), en étant *pèlerins de la science infuse* (idem: 78), cherchant le *devenir industriel, quête misérable du savoir* (idem: 79). Cette relativisation de l'objet de voyage prive de tout relief le sujet même de la quête par un aplatissement de l'expérience dans l'ambivalence de l'apprentissage:

Quant à mon aspect minable, un peu chétif, il ne récoltait que le dégoût: zéro d'office, avec en plus son refus obstiné de corriger mes copies. (idem: 84)
On se trouvait ulcéré par un savoir dérisoire. (idem: 85)

Cela signifie que nous avons affaire à l'attitude spécifique de l'adolescent. Il s'ensuit un effet d'enfermement dans l'espace de la ville comme si les lieux ne pouvaient être représentés que par fragments, par images serrées, par stéréotypes. L'émergence réelle de la ville dans le récit ne se fait pas, ne se réalise pas. Seul le problème du rapport existentiel à l'espace est continuellement posé.

3. La ville et son pathos

Il y a un sentiment confus dans l'espace restreint du vécu partagé entre le processus d'identification dans le groupe avec sa diversité (internes du collège, marrakchis, berbères...) et le principe de la différenciation par le prolongement dans la culture et les mœurs de la culture (développé dans tout le chapitre *Adolescence à Marrakech*). Ce sentiment confus est surtout nourri par la force de la nostalgie, car l'angoisse de l'adolescent est assimilée à celle de l'exilé qui cherche à donner au déplacement un tempérament, un sens de la crise, un fondement pré-formateur de la subjectivité et du devenir de la personnalité. Ceci a été possible par la dramatisation du passage à Marrakech en forme de rupture. Par dramatisation, il faut entendre l'exaspération d'un style d'être pour introduire le pathos dans l'existence (la phrase *j'étais malheureux* est répétée plusieurs fois avec l'insistance sur la mort de l'enfance). Ce qui importe au narrateur-adolescent, c'est de se projeter dans toute une mythologie du déplacement, du double dans l'extension topique de l'exil comme valeur. La valeur n'est pas dans la ville, mais dans le passage qui permet la discontinuité de ville à ville. Ce n'est pas la réalité de la ville qui se révèle, c'est le narrateur qui se révèle à lui-même dans les lieux différents ou dans la différence formatrice des passages. Le passage est d'abord né de la rupture, mais la singularisation du sujet vient de la pluralité des passages, de l'idée de la traversée, de l'accident que représente le lieu de la ville comme paradoxe biographique.

Le paradoxe vient de la discrétion du passage, de l'arrivée non consacrée, non triomphale dans la ville, non soustraite à la banalité quotidienne. Ville réelle rencontrée dans l'anonymat et la trivialité du voyage. Mais seulement *l'arrivée anonyme possède [...] malgré son prosaïsme apparent, d'autres pouvoirs*

imaginaires [...] sans que personne ne l'ait remarqué, le voyageur devenu voyeur perçoit le spectacle de cette ville nouvelle qu'il a pénétrée comme par effraction (Sansot, 1996: 84). Néanmoins, la perception engagée se fait à contre-temps, à rebrousse-poil parce que le monde ou l'ordre inconnu de la ville nouvelle reste à découvrir dans le contraste même et sans se complaire dans l'évidence des choses. Le personnage préfère se tenir dans une distance propre à la mesure de son expérience. En fait, *l'homme ne choisit pas ses villes* (Idem: 244), il s'accomplit selon les passages dans les villes, dans l'opposition, la non-identification et surtout dans la géographie des différences et des lieux non polis par la plénitude du vécu. Mais ce qui importe dans *La mémoire tatouée*, c'est la mise en relief de ces oppositions, de ces différences, de la dialectique du connu et de l'inconnu, du voyage et du changement.

Deux choses importent dans ce changement, dans l'épreuve et le risque du flottement, dans cette modification par la pérégrination à Marrakech. D'abord le déplacement est un élargissement de l'expérience spatiale en expérience mentale ou tout au moins en désir de relier les unes aux autres les diverses phases de la constitution de la personnalité par le changement spatial ou le déracinement:

J'aurais appris par clin d'œil, ficellement du corps, à lire dans un mort, à décrire pour les survivants de mon déracinement – ma génération – rivé à un double langage. (Khatibi, 1971: 76)

[...] que servirait l'histoire poussiéreuse des cultures si je ne pouvais loger dans la splendeur de leur inconscient. (idem: 86)

Le voyage à Marrakech est doté d'une dimension supplémentaire parce que le narrateur s'éveille aux plaisirs intellectuels du départ et de l'apprentissage de l'altérité érigée en doctrine de la vie ou en fatalité de la différence subjective:

[...] on se résigne, ici ou ailleurs, à douze ans, penser que l'on n'a pas choisi sa terre

d'élection, ses parents et ses paraboles. (idem: 81)

Ou en séparation de soi à soi préfigurant la promesse de l'écriture:

[...] j'ouvre une parenthèse contre une autre, pour me séparer, corps et passé, dans un livre à traduire en autant de petits cris. (idem: 84)

La seconde chose qui importe dans la vie du déplacement à Marrakech est une redistribution particulière de la diversité de la ville ou du vécu de la ville. Cette redistribution par les souvenirs ou les biographèmes n'épuise pas le regard de l'écrivain puisqu'il ne raconte pas les rouages ou le monde mêlé de la ville sur le mode du récit, mais enveloppe la ville dans un désordre éclectique, dans l'enchevêtrement d'images qui rappellent l'essentiel connaissable ou reconnaissable de la ville non transmué en beauté ou en exigence plastique, en raison principalement de la nature de la présence du personnage dans la ville: présence clivée. Ceci masque la ville et l'exacte inflexion de son passage. Ce clivage se remarque dans l'étalement des souvenirs au niveau d'une même forme manquée, d'un flou, par rapport auxquels la conscience recherche vainement l'autorité d'un regard comme dans les exemples suivants où les métaphores tendent à personnifier la ville, à produire des transferts ou comme on dit en rhétorique des hypallages. Ce qui est attribué normalement aux hommes de l'espace devient la caractéristique de l'espace lui-même: *le paysage chavira* (idem: 77), *on défigure le minaret de la Koutoubia* (ibidem), *la palmeraie au seuil d'un soleil en exil* (idem: 78), *la place Jamâa Lfna fuguait* (ibidem), *Marrakech se déplaçait en gloussant* (idem: 79), *Marrakech se déployait, plus énigmatique que jamais, palpitations feutrées, éparses et secrètes, boutiquiers furtifs* (idem: 86), *ville trouble* (idem: 87).

L'adolescent répond lui-même à cet état de choses par un flottement, une rêverie, par une fantasmagorie et des réminiscences qui créent un contre point par

rapport au récit et au réel et par une nonchalance accentuée qui le met dans un rapport de distance avec les *repères matériels*:

Flâne encore, soit indolent et orgueilleux, prends le haschich. (idem: 87)
Nous avons préparé pour vous, derrière la vasque d'eau, adolescent aux yeux verts,
des bourgeoises caressant le pubis. (idem: 86)
[...] je me sauvais dans la somnolence, la nonchalance, l'indolence. (idem: 82)

4. La ville: métaphore de la subjectivité clivée

Rêver, flotter, flâner hors-lieu, c'est donc une certaine façon de faire disparaître l'objet topologique ou d'une autre manière la sensation est provoquée par les conditions de l'expérience de l'écriture autobiographique mise en crise dans *La mémoire tatouée*, où l'auteur ne s'octroie pas la latitude ou la vertu de transformer le passage, le parcours en sensations, en vibrations, en éclairages, en visions, en gestualités lentes et répétitives, en remémorations ponctuelles, en générateurs de sources sensibles... L'idiosyncrasie de Khatibi n'est pas de l'ordre de l'appropriation des qualités profuses de la ville. Il se soustrait à la contrainte et à la complaisance du *je me souviens* tout en préservant l'aspect *mnémonique* de la ville de Marrakech comme l'arrière-plan de son histoire, comme trace sourde de sa vision *d'exode*. La ville est là sans être là: seuls quelques éléments *synecdochiques* la rappellent dans le discontinu: Koutoubia, Jamâa Lfna, labyrinthes, palmiers, représentation hyperbolique de la personnalité du Marrakchi, ville tamisée de lumières et de parfums... La ville de Marrakech comme étape autobiographique relève de sa propre généralité: espace de foisonnement plutôt que lieu univoque, avec pour tout guide pour l'autobiographe, l'expérience particulière, individuelle,

lieu de la contradiction structurée et structurante: loi et liberté, polis et civitas, corps et masse, dépendance et idiosyncrasie, holisme et individualisme, action illocutoire et trivialité collective. Cette complexité à peine effleurée dans *La mémoire tatouée* donne à penser la ville de Marrakech comme donné immédiat, réalisme commun, exotisme oculaire et familial; système de relations, *connexions d'espaces différenciés entre eux* (Certeau, 1993: 185) et pourtant superposés. Et l'acte de la penser, de la vivre, de la décrire se fait *sous la forme d'un objet tombé de la vie* (idem: 215), comme trace, comme parcours, comme opération culturelle. Et cette opération dépend du regard de l'expérience, de l'*habitus* du sujet, de sa mémoire sélective. La ville n'est pas donnée parce qu'il est peut-être pour Khatibi dans ce premier texte de son œuvre impossible de s'affranchir de l'opacité de l'espace familial. C'est pour cette raison sans doute que la ville de Marrakech ne se donne que sur un mode mineur. Ville sans importance? Ville euphémique? Oui: en comparaison avec les villes océaniques (El Jadida, Essaouira) et les villes exogènes d'initiation interculturelle; non: parce que le parcours autobiographique se fait dans l'arpentage des lieux à considérer comme gain existentiel ou comme dirait Bachelard comme *gain phénoménologique* (1992: 197) ou comme *gain cognitif* (Brousseau, 1996: 57). Marrakech joue ici le rôle de la ville de la continuité autobiographique puisque la ville est de toutes les manières passage parmi les passages, à la fois envers et endroit de l'expérience. Ceci rejoint l'axiome général propre à qui suppose les lieux autobiographiques, dans leur fonction de source de formation, d'autant plus qu'il existe continuellement une relation entre le « fini extérieur » et ce que Bakhtine appelle les *équivalents émotifs-volitifs*, c'est-à-dire qu'il existe des intérêts éthiques chez l'auteur soumis à l'objectivité esthétique qui englobe la totalité de l'expérience (1986: 110).

Telle est donc la représentation synthétique que le narrateur donne de cette ville comme réalité niée dans son débordement ou dans ses forces de séduction ou de suggestion. Il ne s'agit ni de concision ni d'enflure, ni de petits détails ni de grands traits, mais il est question plutôt d'élémentaires indications d'un déroulement dans l'espace auquel il n'est pas prêté de la chair, normalement consubstantielle au processus de la souvenance descriptive. Il y a là une sorte de fuite du sens. On devine dans le texte de Khatibi, manifestement, la ville comme *présence incubatrice*, comme *chaleur enveloppante et informe* (Gracq, 1990: 211), mais cela reste un pli à peine dégagé en raison de la facture de l'autobiographie de Khatibi, qui condense les expériences sans restituer le mouvement d'apprentissage, et enfin en raison de la restriction de la vie de l'interne du collège décalée dans un emboîtement d'espaces. Cela ne veut pas dire qu'il faudrait réclamer un inventaire pittoresque, une vision lestée de repères et d'illustrations, une interpénétration efficace entre le sujet et la ville, ou une élucidation exhaustive du principe de découverte; non, ceci est inutile, car un écrivain monnaie souvent rétroactivement ses passages, les substrats des lieux visités; surtout que le passé n'est jamais assez vécu, mais assez rêvé pour ramener la rigidité ou l'abstraction d'une ville à une image souple, à un éclat inattendu: c'est la détermination de Khatibi de compromettre la force de la ville de Marrakech dans le mouvement, dans la quête, dans la rudesse du déplacement précoce, dans l'incertitude de la modification par le déplacement. La ville de Marrakech, saison de passage, est symbole de mutation, de cristallisation d'une épreuve de contraste et d'un exercice d'auto-connaissance dans la férocité des signes, dans le cheminement précieux de l'expression du moi de l'écrivain. Mais plus précieuse encore est l'expérience quand l'espace d'une ville est introduit dans le jeu infini des voyages comme raison et résonances pour l'écriture, pour

l'autobiographie, pour la fiction. Et plusieurs récits de Khatibi sont nés de cette volonté intérieure de réveiller les traces des villes, les traces du monde. Et la vie n'est presque qu'une façon de se souvenir et écrire la ville n'est presque qu'une façon de relire le mouvement intraitable des passages dans les lieux divers ou alors c'est tout simplement le désir de susciter la grâce des fantômes qui n'ont pas toujours le visage que l'on croit, que l'on voit. Profondément moderne par ses contradictions, l'écriture de Khatibi raconte la dérive d'un monde (le sien) qu'il finit par célébrer en exaltant le sens du départ, de l'exil intérieur et de la subjectivité clivée.

Références bibliographiques

- BACHELARD, Gaston (1987) *La poétique de l'espace*, Quadrige, Paris, PUF, 1992.
- BAKHTINE, Michaël (1984) *Esthétique de la création verbale*, Paris, Gallimard.
- BONN, Charles (1986) *Problématiques spatiales du roman algérien*, Alger, Entreprise nationale du livre.
- BROSSEAU, Marc (1996) *Des roman-géographes*, Paris, l'Harmattan.
- BUTOR, Michel (1964) *Répertoire II*, Paris, Éditions Minit.
- COUDEL, Charles (1996) *La ville* (collectif), Paris, Ellipses.
- DE CERTEAU, Michel (1974) *La culture au pluriel*, Paris, Seuil, 1993.
- GRACQ, Julien (1990) *La forme d'une ville*, José Corti.
- KHATIBI, Abdelkebir (1971) *La mémoire tatouée*, Paris, Denoël; Union Générale d'Édition, 10/18, 1979.